

NUITS SONORES
MERCREDI 11 MAI 2022

Libé

Electro libre

Du 25 au 29 mai, le festival lyonnais explore paysages sonores et identités dans une programmation joyeuse et militante.

FAIRE FACE AU MONDE

Et si quelque chose s'était réellement dissipé pendant la pause imposée par la pandémie ? L'obsession de l'argent, la croissance infinie des ego, ces plafonds de verre qui entravent

toujours les femmes, les noirs, les queers ? Non, ils sont bel et bien là, toujours aussi imposants, et menaçants ; mais quelque chose d'une reconfiguration s'est amorcé pendant que la nation électronique travaillait, à domicile ou en résidence, toujours connectée, à nourrir son

espoir de ce qu'on appelait encore un monde d'après, sur lequel on ironise désormais volontiers, qui pourrait bien, à terme, tout renverser. L'espérance de faire advenir une musique plus enthousiaste, moins formatée, plus politique ; de mieux se parler, mieux travailler ensemble ; de

mieux écouter les mères, les ancêtres, les pionniers ; de plus fermement se positionner derrière ses principes, aussi, plus politiquement, plus puissamment. Depuis le temps que la musique électronique regarde ses pompes quand on la culpabilise de faire la fête,

comme si l'emballement de la fête et du collectif était fatalement synonyme de fuite du réel : cette année, aux Nuits sonores et ailleurs, vérifions et prouvons que faire la fête, c'est aussi faire face au monde. Le réinventer. Et le changer.

OLIVIER LAMM

(PUBLICITÉ)

Aux Nuits sonores, en 2019. PHOTO GAETAN CLEMENT

LA CARTE POUR MOINS FAIRE CHAUFFER SA CARTE AVEC LA CARTE AVANTAGE :

-30% SUR VOS VOYAGES^(*)

-60% POUR LES ENFANTS^(*)

VOIR DÉTAILS EN PAGE 15

SNCF

TGV
inOui

Yung Singh Mix mixtes

Révéle au monde lors d'un set d'anthologie qui a fait le tour du Web, le DJ londonien brasse les genres en portant haut le vent d'un renouveau multiculturel dans la scène anglaise.

Par
OLIVIER LAMM

L'envol d'une carrière tient parfois, souvent, à pas grand-chose. Dans le cas de Yung Singh : une intuition immense, et un moment de grâce qui n'est pas étranger à l'algorithme d'une fameuse plateforme de vidéos en ligne, produit et propriété d'un Gafam qui aura fait bien plus pour la contre-culture qu'elle ne l'avait sans doute elle-même envisagé. Pour le moment de grâce, il se regarde donc sur YouTube, propriété de Google. Dans une fête organisée et captée cet été (le 5 août) à Londres par Boiler Room, start-up anglaise dont le projet tout simple, filmer des soirées de musique électronique pour le retransmettre sur Internet, est devenu partie intégrante de la club culture mondiale, Yung Singh joue un tube vieux de plus de vingt ans. Après une vingtaine minutes de broderies polyrythmiques maniaques de précision (jungle, footwork, dubstep, drill, Jersey club), le DJ, élevé dans les Midlands, londonien depuis quelques années, lance le *Naag* de l'artiste indo-canadien Jazzy B. Bras en l'air, bousculades – le DJ joue à même le dancefloor –, disque qui dérape... et qui repart. Yung Singh ajuste son turban (il est sikh), recourbe sa moustache, sourit, entreprend de chanter les paroles, qu'il connaît par cœur, comme la plupart des gens dans la foule tout autour. Il fallait, jusqu'à ce moment très spécial que personne n'aurait pu prévoir, être membre de la communauté «South Asian» du Royaume-Uni pour connaître tout ce que revêtait *Naag* culturellement, socialement, politiquement : un hymne. Désormais, tous ceux qui ont profité de ce moment de fête exceptionnel par procuration, derrière leur écran d'ordinateur, ne peuvent plus l'ignorer.

«Revivaliste UK Garage»

Yung Singh, de son côté, aimerait que l'on retienne que *Naag* n'est pas arrivé de nulle part dans son set ce jour-là. «Beaucoup se sont concentrés sur ce morceau et oublient celui qui précède, *Drums Please* de DJ Rashad [fer de lance du footwork, décédé en 2014, ndr], nous expliquait-il par Zoom. Pour moi, le mélange entre les deux morceaux forme un tout. D'ailleurs il faut que je vous raconte comment il s'est fait, parce que ça dit quelque chose sur mes goûts. J'écoutais un mix de Sherelle et Tim Reaper [deux artistes emblématiques du renouveau récent de la jungle au Royaume-Uni], qui jouaient ce morceau de Rashad. Puis mon compte YouTube a automatiquement enchaîné sur une reprise de *Naag* par Raf Sapeera [chanteur pendjabi originaire de Londres] et DJ Frenzy [qui est plus un peu plus rapide que l'originale. Les deux rythmes se sont mélangés dans ma tête et je me suis dit qu'il fallait que je réserve ça à un moment spécial. Ce morceau de Jazzy B a été produit par Suskind Shinda, un artiste pendjabi originaire de Hoshiarpur et basé dans les Midlands. La joie de cette Boiler Room vient de là : la fierté de cette ère si moderne de musique pendjabi, initiée par des artistes anglais...]» Merci YouTube, encore, même si ça nous fait du mal de l'écrire.

Mais rewind sur la platine. L'autre grand moment de la carrière météorique – à ce jour – de Yung Singh ne doit

rien au hasard des algorithmes. Au début de la Boiler Room décrite ci-dessus, Provhat Rahman, fondateur du collectif Daytimers, épice de ce nouvel «Asian Underground» qui ne dit pas encore son nom et dont Yung Singh est d'ores et déjà le membre le plus éminent, le présente en plaisantant comme un «revivaliste UK Garage». Manière d'évoquer sa passion pour ce genre matriciel de la dance music britannique, mais surtout son mix pour le collectif Shuffle n'Swing publié sur Internet en octobre 2020, intégralement consacré à une scène largement oubliée jusque-là, le Punjabi Garage.

«Abondance d'influences»

Punjabi Garage ? Initialement une poignée de producteurs, DJ ou vocalistes élevés dans le même creuset, house dans une oreille, bhangra dans l'autre, surtout actifs dans les années 2000, mais que personne jusque-là n'avait pensé à honorer : RDB, Surinder Rattan, Indy Sagu, Dr Zeus, Metz n Trix... Autant d'artistes fous de basslines atomiques et de chansons pendjabi tradi ou des fusions opérées par les pionniers Bally Sagoo ou la star Panjabi MC. «J'ai d'abord fait ce mix parce que le récit historique du UK Garage ne retenait qu'une poignée de petits bourgeois blancs à des lieux des racines working class, noires et blanches, du South London où il est né. Et il y a cet autre versant avec lequel j'ai grandi. Des artistes qui interagissaient avec le reste de la scène garage – DJ Q, l'un des cadors du garage actuel, m'a raconté qu'il connaissait bien Metz n Trix, et que beaucoup de gens en dehors de la communauté pendjabi connaissaient bien la scène. Alors je m'y suis mis, en me disant que ça ne pouvait pas ne pas marcher si je traitais ça avec attention et respect. Ça m'a pris trois ou quatre mois à chercher les morceaux, à ripper des CD pour récupérer les morceaux dans la meilleure qualité possible... Mais je me suis surtout trouvé au bon endroit, au bon moment.»

Bientôt complété par un documentaire coproduit par Yung Singh avec le club londonien Ministry of Sound, *The Birth of Punjabi Garage* (visible en ligne), ce mix a fait monter en flèche la réputation de l'Anglais, mais surtout la pression sur la communauté alors confinée, trépidant de pouvoir retourner danser. Propulsé depuis la réouverture «hot thing» de l'underground londonien, Yung Singh, qui ne se considère pas tout à fait comme un DJ, aimerait surtout que son travail – de passeur, rien de moins – serve à la reconnaissance, et à la fierté, de sa communauté : l'une des plus mélomanes du Royaume-Uni, ce haut-lieu melting-pot qui a trop tendance à l'oublier. «Si tu vis ici, tu as grandi en écoutant du garage, de la jungle, du grime, du dubstep, de la UK Funky, de la Bassline. Une multitude de genres incontournables, qu'écoutent tes parents, tes cousins, dans leur maison ou dans leur voiture. Ajoute à ça le fait que je suis pendjabi, donc le bhangra, les trucs plus traditionnels comme le qawwali, le rap... On arrive à onze, douze genres musicaux. C'est pour ça que mes sets sont si variés. Le reflet d'une abondance d'influences et de cultures, des soundsystems de la Jamaïque aux mehfil du Pendjab. C'est la conséquence de grandir ici. Nous sommes des privilégiés.»

Le 28 mai aux anciennes usines Fagor-Brandt



Yung Singh aimerait surtout que son travail serve à la reconnaissance,



et à la fierté, de sa communauté. PHOTO SACH DHANJAL

Les coups de cœur des programmeurs

Best-of Pierre-Marie Oullion, Pierre Zeimet et Baptiste Pinsard, de l'équipe artistique du festival, livrent leur sélection à «Libé».

SIETE CATORCE

«UNE VOIE INÉDITE DANS LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE»

«Siete Catorce est un artiste symptomatique d'une révolution culturelle en marche. D'origine mexicaine et émigré aux États-Unis, sa musique évoque parfaitement son parcours de vie. Entre rythmique et psychédéisme latin, le tout mâtiné d'électronique breakée et post-post-post-dubstep, Siete Catorce ouvre une voie inédite dans la musique électronique. J'aime à croire que ces parcours de migration participent à faire accoucher les artistes d'une musique avant-gardiste et engagée.» **P.-M.O.**

Le 25 mai aux anciennes usines Fagor-Brandt



MEUKO! MEUKO!

«UN DOUX RÊVE CYBERNÉTIQUE DANS DES RUINES EN BÉTON ARMÉ»



«Meuko! Meuko! est une des dignes représentantes de la scène expérimentale de Taiwan. Elle présente un univers audiovisuel à la fois cauchemardesque, anti-utopique et empreint d'une my-

thologie qu'elle conçoit pourtant comme une réalité. Il est intéressant de se perdre totalement dans son travail jusqu'à ne plus discerner ce qui émane de la réalité ou du virtuel, de l'organique ou du

synthétique, tant elle renverse les lois de la physique et les codes habituels. Entre samples de bruits de jouets d'enfants distordus, sons traditionnels, nappes froides et myriades de bruits, l'artiste renforce un sentiment anxiogène qui lie sa musique au monde virtuel et visuel qui l'accompagne. Sa performance, entre électronique animiste, rituels religieux et fables vidéoludiques, nous fait ressentir comme jamais les méandres de notre monde hyper-connecté sur le déclin, comme un doux rêve cybernétique qui nous emmènerait dans des ruines en béton armé. La Scène 360°, aux Nuits sonores, sera l'écrin idéal pour accueillir ce projet hors du commun.» **P.Z.**

Le 27 mai aux anciennes usines Fagor-Brandt

RIVER YARRA

«UNE MUSIQUE EN APESANTEUR QUI CHOISIT LE TEMPS LONG»

«Raudie, alias River Yarra, représente parfaitement le regain de créativité et la forte singularité de la nouvelle scène électronique australienne. Dans la lignée de ses contemporains Tornado Wallace ou Dreems, il crée une house teintée de sonorités trance 90's fortement influencée par le riche environnement naturel de l'île-continent. Très attaché à un mimétisme synthétique des sonorités organiques qui l'entourent, River Yarra propose une musique en apesanteur, qui choisit le temps long. Tel un manifeste de la lenteur face à un monde en accélération perpétuelle, il nous invite à prendre le temps de reconsidérer l'environnement qui nous entoure.» **B.P.**

Le 26 mai aux anciennes usines Fagor-Brandt



IV **NUITS SONORES**

Libération Mercredi 11 Mai 2022

MC Carol flamme fatale

La corrosive Brésilienne, sur scène le 25 mai, évoque derrière ses textes très crus des histoires de violence, de tromperie, de racisme et d'émancipation.

«**T**u me chama de Carolina, ele me chama de selvagem/Tu me fode com carinho, ele me taca sem massagem» (Tu m'appelles Carolina, il me traite de sauvage/Tu me baise avec tendresse/Il me la met sans massage) Amis de l'amour courtois, bonjour, voici MC Carol. La demoiselle a 28 ans, des griffes longues comme ça, un cul comme un paquebot et une arrogance qui déborde jusque dans les canots de sauvetage. Née Carolina de Oliveira Lourenço et originaire d'une banlieue de Rio de Janeiro, elle parle beaucoup, beaucoup, beaucoup de sexe, dans la plus pure tradition outrancière du funk carioca né dans les favelas de la capitale brésilienne. «*Meu namorado é maior otário/ Ele lava minhas calcinhas*» (Mon mec est le dernier des cons/Et il lave mes culottes)



Voilà dix ans que MC Carol se fait connaître avec *Meu Namorado É Maior Otário*, tube castreux irrésistible assorti d'un clip à deux balles où la Brési-

lienne se dandine joyeusement devant une pluie de pétales de rose en 3D en beuglant les pires horreurs. Derrière les punchlines aux petits oignons, des his-

toires de violence, de tromperie, de racisme et d'émancipation. «*Minha fragilidade não diminui minha força/Eu que mando nessa porra, eu não vou lavar a louça*» (Ma fragilité ne diminue pas ma force/C'est moi la boss de toute cette merde, je vais pas faire la vaisselle) Gamine, elle apprend à frapper pour se défendre quand on se fout de sa gueule, de son poids, de sa couleur de peau. Elle se fait battre et bat en retour. Elle est élevée par ses grands-parents. Sa tante est battue, sa grand-mère est battue. Elle apprend à réagir au quart de tour, préfère être celle qui frappe en premier, y compris ses mecs. L'amour? Une histoire de torques. «*Um olhar confiante, na voz a atitude/Vou mostrar que ser gorda e negra é virtude*» (Un regard confiant, dans la voix, dans l'attitude/Jevais montrer qu'être grosse et noire est une vertu) De ses coups de sang, elle finit par faire des chansons pleines d'un humour à la chaux vive, bourrées de doubles sens et de jeux de mots. Elle sera le 25 mai sur la scène «Soundssystem» des anciennes usines Fagor-Brandt, pour la première soirée des Nuits sonores.

MARIE KLOCK

Le 25 mai aux anciennes usines Fagor-Brandt

Alors, on danse ?

Playlist Invité par Lala & ce à la Sucrière, le DJ Bamao Yendé propose ses cinq titres et astuces pour ambiancer un public qui renâcle à se trémousser.

Le 25 mai, le festival lyonnais des Nuits sonores confie les clés de la Sucrière à Lala & ce, grande manitou du rap susurré dont le premier album *Everything Tasteful* nous mettait en émoi l'an dernier. En charge de cette «A Night With...», elle programme une rutilante brochette de musiciens plus ou moins proches, humainement ou artistiquement, parmi



GAËTAN CLEMENT

lesquels le DJ Bamao Yendé, compagnon de soirées de longue date. Originaire de Cergy-Pontoise, habitué des soirées La Créole, il est la tête pensante et dansante du label Boukan Records, on peut l'apercevoir au sein de Nyokô Bokbaë et il est souvent flanqué de son camarade Le Diouck. Pour l'occasion, celui qui décrit son label comme une «société des ambiançeurs» nous livre, clé en main, ses cinq morceaux et astuces imparables pour venir à bout d'une assemblée coincée.

DJ ASSAULT

SEX ON THE BEACH

«Pour un public qui ne danse pas, rien de mieux que des souvenirs de plage. Ça touche au cœur directement. Les émotions prennent le dessus, c'est du laisser-aller, souvent une nostalgie qui dépasse le cadre de la soirée, le corps ne se trompe que très rarement, efficacité assurée, idéal aussi pour mélanger à des tracks percussions.»

ZION ET LENNOX & DADDY YANKEE

YO YOY

«Grosso modo, je dirais qu'un public qui ne veut pas danser, il faut vraiment faire appel à l'émotionnel. L'émotionnel et les classiques. Rien de mieux que la reggaeton : ça passe ou ça casse. Mais souvent, en même temps qu'on débride le corps, on déverrouille les cordes vocales.»

CAJMERE

BRIGHTER DAYS**(UNDERGROUND GOODIES MIX)**

«Qui peut résister?»

MASTERS AT WORK

PIENSO EN TI

«Un public qui ne veut pas danser, des fois, faut l'emmener au voyage. Avec les percussions en background, très punchy mais subtil, savant mélange avec les mélodies et les voix. Le laisser-aller, on s'y fait.»

BAMAO YENDÉ & LE DIOUCK

MARVIN GUEYE

«Si le public ne veut pas danser, de temps en temps, il faut reparamétrer à la racine. Si on ne danse pas, alors il faut écouter, prendre le temps de créer une atmosphère dans le club, créer la communion, fédérer. A coups de reparamétrages, la sauce prend à coup sûr.»

M.K.

System Olympia l'étoffe d'un éros

Exploratrice d'une musique bouillonnante et hédoniste, l'Italienne Francesca Macri s'attaque avec gourmandise à la sexualité.

Existe-t-il, en musique, un terme plus vide de sens que «sexy»? Une épithète paresseusement dégainé à la moindre ligne de basse aguicheuse, dès que pointe une voix alanguie ou poncée à la toile émeri. On utilise nettement moins, et c'est regrettable, un de ses plus directs voisins, «érotique». Parce qu'on raisonne, là encore, en termes de clichés, et que viennent instantanément à l'esprit saxophones huileux, riffs de wah-wah turgescents, orgues ruiselants ou pire, Herbert Léonard rugissant (*Sur des musiques érotiques*, 1987, 5 mn 17, paroles de Vline Buggy, composition de Julien Lepers, attention, l'écoute n'est pas sans séquelles).

Culotte. Pourtant, l'érotisme en musique, c'est précisément tout sauf ces clichés immémoriaux. Ce sont les scansions haletantes d'*Egyptian Lover*, les suppliques tourmentées de Sexual Harassment, un accord de Keith Richards qui tombe comme un drapé de soie, la mécanique lascive d'un beat de Sheila E. Des suggestions, des frôlements, des idées fugaces, des situations plus que des images nettes et sans mystère.

Autant d'éléments parfaitement intégrés par Francesca Macri, alias System Olympia, DJ et productrice italienne qui a vécu un temps à Los Angeles avant de s'installer à Londres. Affichés de manière très frontale sur son premier album, *Delta of Venus*. Sur les collages qui ornent la pochette – au recto, une culotte qui glisse entre des jambes anonymes, à l'intérieur, un sein qui se dévoile dans l'échancrure d'une chemise. Sur les titres – *Erotic Line*, *6am Romance*, *Sirius Desire*, *The Only Way to Do It*. Et surtout à l'intérieur, où System Olympia navigue loin des poncifs aguicheurs entre funk



Le 26 mai au Sucre

synthétique, disco baléaïque et psychédé-lisme italo.

Postérieurs. Tout ça n'arrive évidemment pas sans raison. Francesca Macri admet deux influences majeures. Musicales tout d'abord, avec, pour l'essentiel, trois artistes qu'elle a écoutés en boucle durant son enfance – Prince, Michael Jackson et Lucio Battisti. Cinématographiques ensuite, avec la découverte fortuite, à un très jeune âge, des films de Tinto Brass, maître italien de l'érotisme aux films pleins de jeux de miroirs, de postérieurs outrageants et de femmes libres et indociles (*la Clé*, *Miranda*, *Così Fan Tutte*). La musique de System Olympia se situe au croisement entre les deux : «*Je l'imagine comme la bande-son d'un film érotique italien des années 80, explique-t-elle. De ceux qui t'excitent et te donnent envie de pleurer en même temps.*» Sillon qu'elle continue de creuser avec ses deux derniers singles, *If You Really Want It* et le torpide *Girl on Girl*, parus ce printemps, à la fois délicats et menaçants, in-consolables et bouillonnants. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'on la compte parmi les invités de DJ Harvey, aux côtés de Peaking Lights ou Moritz von Oswald – entre hédonistes sentimentaux, pas besoin de longues discussions pour se comprendre.

LELO JIMMY BATISTA